

nous citerons quelques couplets, il la chanta sur l'air *ma Tanturlurette*.

Vous m'avez nommé pinson,
Je vous dois une chanson,
Qui soit à la fois honnête
Et bien bête (*bis*),
Bête, bête, bête.

Je suis à votre hauteur,
Car, au premier mot, la peur
D'être un fort mauvais poète
Me rend bête (*bis*),
Bête, bête, bête.

Que je suis fier de ce nom,
Puisque, dans cette maison,
Jusqu'à l'ami qui nous traite,
Tout est bête (*bis*)¹
Bête, bête, bête

Cette petite pièce, dans le recueil de Désaugiers, est intitulée: *Chanson à l'occasion de ma réception dans la Société dite des Bêtes*.

Dans le tableau des Sociétés chantantes du temps de l'Empire, n'oublions pas de mentionner les *Dîners du Vaudeville*, dont faisaient partie les écrivains les plus spirituels et les plus charmants compositeurs de l'époque Étienne, Dupaty, Hoffman, Pus, Barré, Desfontaines, Grétry, Nicolo, Monsigny, Dalayrac. C'est là que furent improvisés tant de délicieux couplets, dont la vogue a survécu aux circonstances qui les firent éclore, c'est là aussi que furent composés les plus jolis airs de ces opéras comiques dont le temps n'a point effacé les grâces charmantes: *Jeannot et Colin, le Déserteur*, etc, etc.

Des hommes, dont le nom a obtenu depuis un assez grand retentissement dans le monde politique, faisaient partie des *Dîners du Vaudeville*. En voyant ces joyeuses physionomies, en entendant ces chansons si vives, si pétillantes de verve, qui donc se serait douté qu'il avait devant lui l'élite des législateurs de la France?

On me dira, peut-être que c'étaient là des occupations bien frivoles, je l'accorde, mais tout cela, du moins, avait le grand mérite d'être amusant. Quoi qu'en puissent dire les apologistes exclusifs du genre sérieux, la gaieté franche, le gros rire, les facéties spirituelles ne sont point à dédaigner, et j'avoue que je préfère à telles partitions bien lourdes, bien savantes, bien soporifiques, la plupart des couplets que les aimables convives du *Rocher de Cancale* improvisaient entre deux vins

XIII

VIOTTI A LONDRES

Un soir de l'hiver de 1810, je me trouvais chez le comte de Balck. La société était nombreuse et choisie, il y avait là le duc de Bassano, Merlin de Douai, Benjamin Constant, Rœderer, Arnault, de Jouy, Alissan de Chazet, Legouvé, Grétry, Boieldieu, Dalayrac, etc, c'est-à-dire la plupart des illustrations politiques, littéraires et artistiques, — puis un essaim de jolies femmes, parmi lesquelles se détachait la ravissante tête de madame Récamier, ce type accompli de beauté, de distinction et de grâce. — Il faut avoir vu cette société si polie, si aristocratique, si éminemment française, pour se faire une idée de tout ce qu'on y dépensait d'esprit, de verve, d'imagination. Ce soir-là, tout se trouvait réuni, le prestige des plus beaux noms, le charme des plus intéressantes causeries, l'attrait des œuvres musicales les plus remarquables, et ce qui ne gêne jamais rien, un luxe éblouissant de parures et une élégance du meilleur goût

Onze heures et demie venaient de sonner, plusieurs personnes se disposaient à quitter le salon, lorsque tout-à-coup

on annonça un nouveau visiteur c'était Garat, Garat qu'on n'avait pas vu depuis plus de deux mois, et qui arrivait ce jour-là de Londres.

Sa physionomie rayonnait, jamais il n'avait paru aussi brillant de santé et de jeunesse. Vraiment, Garat donnait le plus formel démenti à ceux qui se plaignent de la funeste influence des brouillards de la Tamise et du ciel gris d'Albion

Jugez quelles exclamations de surprise et de joie fit éclater le retour imprévu du célèbre chanteur. Garat était le favori des salons, où ses piquantes saillies étaient aussi appréciées que sa voix ravissante était admirée. Il fut donc entouré, pressé, accablé de caresses, questionné par dix personnes à la fois. Garat attendit tranquillement que cette agitation extraordinaire se fût apaisée, puis il dit de cet air moitié sérieux, moitié ironique, qui lui était particulier.

— Messieurs, vous me demandez ce qui se passe à Londres; mais avec la meilleure volonté du monde, je n'ai à vous dire absolument rien de nouveau. Londres n'a point changé, sa physionomie est toujours aussi maussade, ses orateurs parlementaires sont toujours aussi monotones, ses ladies aussi roides, ses gentlemen aussi ennuyés, ses cuisiniers aussi détestables. John Bull n'a point cessé d'être un grand amateur de rostbeef, de meetings et de combats de coqs; voilà tout. Je n'ai donc pas la plus petite nouvelle à vous raconter, mais, en revanche, je vous ramène un grand artiste, qui avait eu la malencontreuse idée de s'exiler sur les bords de la Tamise, une merveille dont la disparition vous avait tous profondément affligés.

— Qui donc? s'écria-t-on de toute part.

— Viotti

Ce nom produisit un effet que nous renonçons à décrire; la révélation de Garat venait de porter au comble l'intérêt, l'émotion, la surprise de l'assemblée. — Viotti, encore dans tout l'éclat du talent et de la renommée, fondateur d'une école de violon restée célèbre, avait brusquement quitté Paris depuis plus d'un an, on était sans nouvelles directes et positives du célèbre virtuose, chacun se perdait en conjectures sur sa nouvelle existence. Dans tous les cas, l'absence de Viotti était universellement déplorée. Qu'on juge donc de la joie, de l'ivresse, du délire avec lesquels fut accueillie la nouvelle de son retour. On s'attendait, d'ailleurs, à des incidents romanesques, prodigieux, impossibles, cela aurait bien suffi pour exciter au plus haut point la curiosité

— Oui, messieurs, poursuivit Garat, j'ai retrouvé Viotti, et les circonstances qui ont accompagné cette découverte sont d'une étrangeté, d'une bouffonnerie, qui dépasse tout ce que peut concevoir l'imagination la plus folle. Écoutez... Quelques indications vagues m'avaient fait présumer que Viotti habitait Londres, à mon arrivée dans cette capitale, je résolus d'éclaircir ce fait. Mes tentatives furent longtemps inutiles; mais des informations détaillées et minutieuses, puisées aux meilleures sources et dans divers quartiers de Londres, donnèrent à mes recherches une direction utile qui ne pouvait manquer d'avoir des résultats, si effectivement Viotti résidait dans la capitale de l'Angleterre

— Un matin, j'allais dans une maison qui fait un grand commerce d'exportation de vins avec l'étranger. La cour, très-spacieuse, était encombrée d'une foule de tonneaux d'ale, de porter, de vins, de spiritueux, j'eus toutes les peines du monde à me diriger au milieu de cette multitude de futailles, et après ce pénible trajet, je me trouvai en face d'un bureau, situé à gauche au fond de la cour, et que je supposai être le siège de l'administration. J'entrai, et la première personne qui frappa mes regards, ce fut Viotti lui-même, Viotti, entouré d'une légion d'employés dirigeant ses opérations commerciales, préparant ses factures, organisant ses expéditions. Ces travaux l'absorbaient à un tel point, qu'il ne fit pas d'abord attention à moi. Confondu, abasourdi, j'attendais en silence. Il m'aperçut enfin, se leva aussitôt, me prit la main avec effusion, et m'entraînant dans un cabinet voisin, il me dit:

— Mon ami, je suis ravi de vous voir.